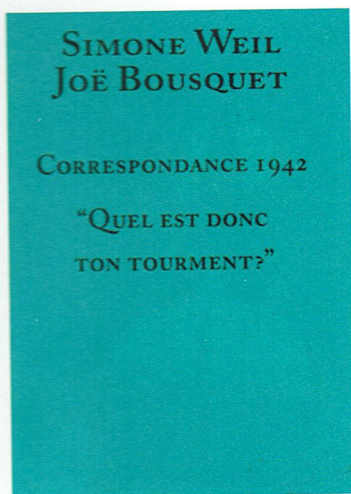


Morand
Bains de mer, bains de rêve
et autres voyages
Robert Laffont, 1088 p., 32 euros

ure ! Les voyages forment la
se du style de Morand. Avec
dition de textes tournant au-
s voyages et des bains de mer
couronnent, c'est le portrait
monde fluide par un homme
pressé que précis, à mi-chen-
tre Tintin et Casanova. Ainsi
crit Nicolas d'Estienne d'Orves
a préface, si Morand demeure
c'est moins pour des raisons
es que comme « une déman-
tropicale, un rébus qui tient
». À quoi j'ajoute ce sens du
xe, dont celui d'avoir suscité
ation à la fois de Proust et de
le premier lui enviant sa vie, le
d son style ; bref, son *style de*
n style de vie qui conduit l'au-
Rien que la terre à ne jamais
éloigner de la Méditerranée et
piscine antique. L'angoisse de
e blanche ? Vous voulez dire
e de la page bleue ! La seule
e de Morand, ce sont « les uni-
os » ; comme sa seule idée de
aphysique, que « le temps ride
u des hommes et polit celle
oneus ». Refusant de choisir
la bibliothèque et l'autodrome,
nd a fait de la vitesse l'enjeu de
œuvre. Si « une même journée
a vu à Paris et à Nice », quel
age romanesque peut tirer de
superposition nouvelle un écri-
ui a, d'entrée, refusé de subir
anteur tuante de la Lettre pour
entir une manière inattendue
vifier cette dernière dans la
ion technique du 20^e siècle !
ce style riche de rapproche-
s insensés, qui « se joue des
s stratifications », lequel s'ex-
à merveille dans le fulgurant *la*
Paris-Méditerranée qui voit
nd parcourir simultanément des
s d'histoire et des kilomètres
ographie, la vitesse l'exaucant
al de la page. Des bains, donc :
ence, d'eau, d'encre.

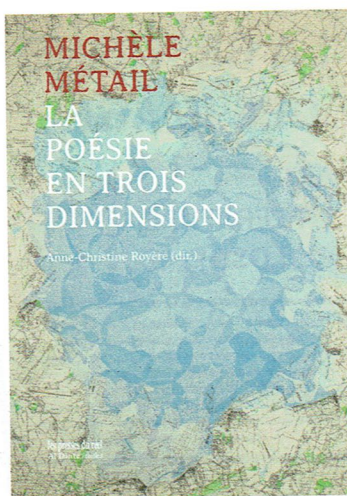
Thomas A. Ravier



Simone Weil, Joë Bousquet
Correspondance 1942
Claire Paulhan, 200 p., 27 euros

Sur le chemin menant à la sainteté
de Simone Weil, il y a la station Joë
Bousquet, le poète, alité depuis sa
terrible blessure au combat en 1918,
s'étant lui aussi rapproché de la voie
mystique. Devant se rendre en 1942
à l'abbaye d'En-Calcat, dans le dio-
cèse d'Albi, l'auteur de *la Pesanteur*
et *la Grâce* souhaite rencontrer un
homme dont elle a compris qu'il
saura recevoir ses confidences. S'ou-
vrent à Carcassonne les portes d'une
chambre mystérieuse, remplie de ta-
bleaux de maîtres du surréalisme, où
Bousquet, crucifié par la guerre, fera
venir, au fur et à mesure des années,
physiquement ou par le biais de ses
correspondances, l'ensemble du Pa-
ris littéraire. Tout s'est achevé, mais
tout recommence, à partir d'un point
de vérité obstinément tenu, un lit,
une lettre, une œuvre, une foi, une
conversation nocturne essentielle. Il
n'est pas facile pour l'athée Weil de
témoigner de l'expérience d'une pré-
sence de l'impalpable à ses côtés,
dont elle sait qu'elle est pourtant car-
dinale. À partir de l'aveu de ses états
mystiques, la philosophe put en effet
explorer avec une grande acuité son
lien à l'amour de Dieu. Simone Weil,
c'est une méditation constante sur
la souffrance des exploités, la nature
du mal et la brûlure qu'impose la vé-
rité, entre obéissance et arrache-
ment, entre Marx et le Christ, entre
Boris Souvarine et sainte Thérèse.
C'est aussi maintenant sept lettres
adressées à Joë Bousquet suite à
leur rencontre déterminante, dont
celle du 12 mai 1942, où l'implacable
amie écrit : « Vous n'avez qu'une co-
quille à percer pour sortir des téné-
bres de l'œuf dans la clarté de la vé-
rité, et vous en êtes déjà à frapper
contre la coquille. » Ce pourrait être
cela, la littérature : frapper contre la
coquille, ou le casque d'Athéna,
jusqu'à ce que l'univers entier en soit
ébranlé, voire renouvelé.

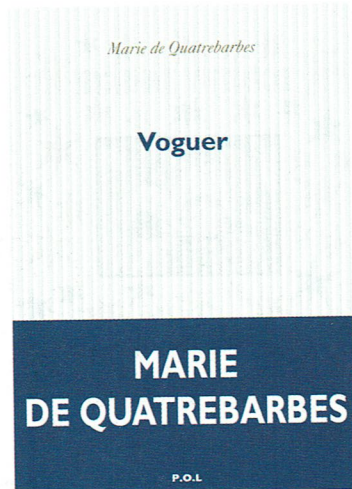
Fabien Ribery



Anne-Christine Royère (dir.)
Michèle Métail. La poésie
en trois dimensions
Les Presses du réel, 448 p., 30 euros

Il était temps, sans doute, qu'un
ouvrage conséquent consacré au
travail poétique de Michèle Métail
paraisse. Une récente et magnifique
lecture à trois voix et en trois langues
de *2888*, création à partir d'un frag-
ment de son poème infini *Complé-
ments de noms*, au Centre Pompi-
dou, a rappelé, si besoin était, la
qualité, l'exigence et la singularité
de son œuvre. Métail, qui a reçu le
prix Bernard-Heidsieck en 2018, a
commencé dès le début des années
1970 un travail de poésie sonore.
Le poème infini en est le fil conduc-
teur comme le principe générateur
qui, sous la forme d'une liste de
compléments de noms, traverse
paysages et univers de sens. Le
poème est fait pour être lu et s'ac-
tualise sur des rouleaux ou d'autres
formes plastiques. La poète déjoue
ainsi les genres littéraires et artistiques
par des formes poétiques « hors du
livre » et par une attention particulière
à la matérialité textuelle, graphique
et acoustique du langage. Si son
travail s'apparente aux questions pro-
blématisées par Umberto Eco dans
l'Œuvre ouverte, c'est que, chez Mi-
chèle Métail, le langage n'est jamais
fermé – ni dans le livre, ni dans une
langue, ni dans une forme –, ni même
achevé. Les déplacements de sens
produits correspondent à ces propres
déplacements physiques dans d'au-
tres territoires et dans d'autres
langues (notamment l'allemand et le
chinois). C'est ce dont rend compte
avec justesse *la Poésie en trois di-
mensions*. L'ouvrage rassemble
poètes, artistes et universitaires qui,
à travers entretiens, études théoriques
(parfois alambiquées) ou témoignages,
dressent le portrait étoilé du travail
de Michèle Métail et en font apparaître
la rigueur et la richesse. De nom-
breuses reproductions de ses travaux
accompagnent les textes et en mul-
tiplient les échos.

Sally Bonn



Marie de Quatrebarbes
Voguer
P.O.L., 96 p., 13 euros

Voguer, c'est quoi ? Cingler, voltiger,
dérouter, aviver, pénétrer, changer ?
Se détacher de la dureté du sol, se
confronter à l'imaginaire de l'eau fu-
rieuse, s'inscrire dans l'énergie ex-
pansive de l'air ? C'est une abon-
dante d'intensité, d'échos et de
reflets persistants, qui se dilate, se
contracte, se propage de tous côtés
et supporte, accompagne les se-
cours nerveuses, fécondes d'exis-
tences, de trajectoires brisées vio-
lemment. Inspiré du film *Paris Is
Burning* (1991) de Jennie Livingstone,
Voguer accueille et prolonge l'élan
vibratoire enclenché par le « vogueing »,
cette danse très aiguë, inventée
à New York dans les années 1980
par des jeunes homosexuels noirs
et latinos, pauvres et marginalisés,
à partir des poses figées des man-
nequins de *Vogue*. Dans une proximité
avec les interrogations et les images
suscitées par cette danse, Marie de
Quatrebarbes célèbre cinq figures
disparues tragiquement, celles de
deux protagonistes du film, Venus
Xtravaganza et Pepper La Beija, celle
d'un jeune homme anonyme, mais
également celles de Heinrich von
Kleist, sous le couvert d'une fiction,
et de Pasolini à travers le prisme de
son amant. Ces portraits sont avant
tout des corps soumis à une élasticité
des désirs, à un besoin profond de
déplacement et de réinvestissement,
et à une convergence des combats
et des urgences primaires. Les em-
portements les plus vifs, les pré-
lèvements les plus inattendus y sont
récupérés, arrangés par un effort de
mise en forme et en mouvement.
Des corps dont le pouvoir de réacti-
vation découle d'une vigueur à la
fois métaphorique et factuelle, et
d'une écriture leur permettant d'en-
registrer sur fond de mort les ara-
besques et les détours d'une mobilité
de survie, agissante, ardente et
émouvante.

Didier Arnaudet